

ELLE PREFERE LA MER

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Françoise Guillaumond

elle préfère la mer

Table des matières

<i>elle préfère la mer</i>	8
<i>je nais</i>	10
<i>ils dorment</i>	12
<i>seule dans une flaque</i>	14
<i>la petite voleuse</i>	17
<i>l'immeuble paquebot</i>	20
<i>la maison des écrevisses</i>	22
<i>Paris ne sent pas le riz</i>	24
<i>ses morts d'antan</i>	27
<i>mon jardin des plantes</i>	30
<i>ma pauvre fille</i>	32
<i>tout est demi</i>	34
<i>les mots bombés</i>	36
<i>quand ça résiste</i>	38
<i>elle a acheté un bateau</i>	40
<i>une soif impossible à étancher</i>	42
<i>mes vies d'après</i>	44
<i>qu'est-ce que je fais là ?</i>	47
<i>fracas de lune</i>	49
<i>le stylo</i>	52
<i>les villes à écrire</i>	58
<i>le trou</i>	62
<i>je n'irai pas manger chez vous</i>	64
<i>le temps d'une guerre</i>	65
<i>t'y crois toi ?</i>	69
<i>la maison qui ne veut pas se laisser vendre</i>	71
<i>les demeures rêvent de demeures</i>	74
<i>la mer est si grande</i>	78
<i>quand les grand-mères redeviennent enfants</i>	81
<i>mes chambres à l'est</i>	83
<i>la chambre Tendakayou</i>	87
<i>contre-nuit</i>	90

<i>je vis</i>	92
<i>petite fille à la tête penchée</i>	96
<i>tombe pas</i>	99

elle préfère la mer

Ceci n'est pas un livre, c'est un chaos, ça part dans tous les sens. Ça s'écrit en «elle», en «je», en «tu», jamais en «il». C'est un choix, une constance, aucun narrateur masculin, des personnages oui, mais c'est toujours «elle» qui raconte. Même si bien sûr elle est multiple. Il faut dire que les hommes ont tant mobilisé la parole dans sa vie et dans la vie en général... il faut que ça change. Donc elle n'écrit pas en «il» ou alors peut-être plus tard, dans très longtemps, dans une autre vie. Mais là non. Ce que ça raconte par contre... je ne saurais dire ce que c'est, de quoi ça parle au fond, qu'est-ce qui creuse là-dedans à son insu ? je cherche et je ne trouve pas. Si ce n'est qu'il y a la mer avec son odeur, ses poissons, ses tortues, ses vagues, sa vie par en-dessus, en-dessous et même quand elle n'en parle pas la mer est là qui gronde. C'est qu'elle préfère la mer. Où qu'elle soit elle se demande : elle est où la mer ? elle est loin la mer ? La mer d'ici, de là-bas, de partout, c'est comme une succession de vagues qui traverse ses pages. D'ailleurs où qu'elle aille s'il y a une mer il faut qu'elle rentre dedans, qu'elle la sente autour

d'elle. Elle nage au loin, elle ouvre la bouche, la goûte, toujours salée. Mais bien sûr tout ça ne suffit pas pour faire un livre, ni les souvenirs ajoutés, réels ou inventés. D'ailleurs elle n'a pas fait un livre même si c'est quand même de l'écriture, parce qu'elle a écrit, la preuve : elle peut compter les signes, les phrases, les pages et cela l'émerveille tous ces mots qu'elle a posés sur le papier elle qui est restée si longtemps mutique. Parce que peut-être que ce qui compte aujourd'hui pour elle c'est ce chemin dans l'écriture et pas nécessairement arriver quelque part. Il n'y a qu'à voir les pages volantes qu'elle assemble qui ne sont que chaos, qui partent dans tous les sens malgré une mise en page, un sommaire qui pourraient donner l'illusion d'une construction, d'une tenue, d'un projet. Elle, elle écrit, juste ça et c'est l'essentiel et non elle ne veut pas rencontrer d'écrivains, peut-être qu'elle voudrait juste entrer dans leur tête pour comprendre comment passer du chaos au récit. C'est un désir qui la traverse et qu'elle oublie. Elle a tant à faire. Elle préfère la mer.

je nais

je minuscule, je divise, je sépare, je multiplie, je fabrique ma chair, je fabrique mes nerfs, je fabrique mon sang, je fabrique mon cerveau, je fabrique ma peau, je me fabrique, je frémis, j'ondule, je creuse un nid, je m'accroche, je pulse 150 battements de cœur par minute, je suis révée, je suis reliée, je pèse à peine, je flotte, je bourgeonne, je suis secouée, je tiens bon, je ne sais rien, je m'obstine, j'ignore, je me cramponne, j'animale, je bats le sang, je garde le rythme, je bouche ouverte, je bois, je bois, je bois, je remplis le vide, je bois, je me remplis, je nage, je cabriole, je gambade, je me dessine nez, front, bouche, mains, pieds, je grossis, je bois, je pèse, je suis parlée, j'ouvre les ouïes, j'entends le bruit, je silence, je bois, je soulève les paupières, j'aperçois les lueurs, je déplie les doigts en éventail, je lisse les talons, je pointe les coudes, je me cogne, je repousse les bords, je bois toujours, je coups de pieds, je coups de coudes, je boxe, je me retourne, je tête en bas, serrée, compressée, poussée, je souffre, je suis expulsée, je crie, je suis nommée, je suis pesée, je suis mesurée, j'écarquille les yeux, je suis regardée sous toutes les coutures, je suis commentée, je suis comparée, je ressemble, je dévore, je salis mes couches, je suis enrubannée, exhibée, je fais pousser mes

cheveux c'est long, j'arrondis mon ventre, mes cuisses, mes bras, mes doigts, je creuse des fossettes dans les joues, je dors, je me réveille, je gazouille, je rêve, je me redresse, je titube, je marche, j'aime, je joue, je désire, j'écris, j'existe,

ils dorment

respire et murmure dans la moiteur d'un dortoir
marée de soupirs les souffles enflent s'apaisent les
corps crissent sur la toile bleu marine tendue entre
les armatures métalliques des lits qui se déplient
pour accueillir les petits corps blottis sous les cou-
vertures et se replient une fois la sieste terminée ils
dorment bruits de bouche succion gémissement
sanglot ils dorment murmure incompréhensible
une bouche appelle maman ils dorment une jambe
dépasse de la couverture pend à l'extérieur du lit on
dirait qu'elle tombe un bras repousse le mur un
corps s'agite se retourne se pose ils dorment leurs
petits ventres ronds se gonflent se creusent leurs
poitrines montent descendent ils plongent un som-
meil-océan les berce corps relâchés à l'extrême | pe-
tit corps un au front bombé doudou lapin cœur
brodé sur l'oreille fronce les sourcils comment ima-
giner de quoi sont faits ses rêves quand il n'a pas
encore les mots pour les dire | petit corps deux dou-
dou souris grise à maillot rayé rouge et blanc dort
sur le dos bouche grande ouverte les cheveux
blonds collés au front dessinent des arabesques |
petit corps trois doudou éléphant marron dort pau-
pières entrouvertes le visage lisse et rond encadré

de boucles brunes corps à l'abandon bras repliés
autour de la tête | petit corps quatre doudou cocci-
nelle rouge et noir couettes à élastiques roses cou-
ché sur le ventre se roule en boule fesses en l'air tête
écrasée sur la toile en coton il replie les genoux bras
blottis contre la poitrine | petit corps cinq tête son
doudou-mouchoir qu'il tient serré dans sa main
crispée une bouée dans la tempête il respire par le
nez il dort | ils dorment l'agitation du début de la
sieste est retombée et dans le sombre du dortoir
tandis que leurs souffles irradient la pointe de leurs
cœurs sous leurs poitrines d'oisillons aux côtes fra-
giles ils avalent l'air ils grandissent

seule dans une flaque

J'ai 6 ans, je suis entrée seule dans la maison de la presse pour acheter une série d'images sur les gaulois à découper et à coller dans mon cahier d'histoire de France, il y a foule, je me mets dans la queue qui avance lentement, c'est long, personne ne me voit, personne ne me parle, personne ne me demande ce que je fais là toute seule, moi seule sait que je viens acheter un carnet d'images sur les gaulois pour mon cahier d'histoire de France, je glisse vers l'avant à pas de fourmi, personne ne se soucie de moi, je suis minuscule, je n'existe pas, ça dure, j'ai envie de faire pipi, je me retiens comme une grande, je rêve des images que je vais acheter, je ferme les yeux, je pense aux gestes que je ferai quand j'aurai le carnet en mains, l'ouvrir, examiner chaque illustration, lire avec application les explications sur les gaulois, choisir celles que je préfère, les découper avec précaution avec mes ciseaux à bouts ronds, ouvrir mon cahier d'histoire de France, dans le petit pot blanc au couvercle coloré saisir le pinceau en plastique inclus dans le compartiment, le plonger dans la colle blanche, odorante, crémeuse, en badigeonner le dos de l'image, la positionner à la bonne place, écrire en tirant la langue les mots de la

légende sans se tromper, renifler la colle avant de refermer le pot, s'imprégner de son parfum sucré, ouvrir les yeux, le temps s'étire, je ne rêve plus, je croise les jambes serrées, j'ai vraiment envie de faire pipi, c'est pressé, très pressé, je serre dans la paume de ma main droite quelques pièces, je suis seule au milieu d'une foule de pieds, les gens avancent sans me bousculer, ils s'interpellent, se saluent, ils me doublent, me contournent, je suis arrivée au pied du comptoir, ma tête dépasse à peine, personne ne me demande ce que je veux, j'attends sagement tandis qu'un filet chaud coule le long de mes jambes jusque dans mes chaussettes, une flaque se forme à mes pieds, je ne bouge plus, je n'ose plus bouger, je suis seule dans une flaque, j'apprends le sentiment de honte, je serre les dents pour ne pas pleurer, je voudrais disparaître, je joins machinalement les doigts devant le corps, les pièces changent de mains, je prie pour que personne ne se rende compte de rien, je suis seule avec ma bouche fermée, la femme du magasin surgit de derrière le comptoir pour attraper une revue sur le présentoir, elle crie : «Attention où vous mettez les pieds ! Mais ce n'est pas vrai ! Elle est à qui cette petite ? », je ne dis rien, je ne réponds pas, je ne dis pas que je suis à personne, je suis seule avec les chaussettes mouillées, la femme m'attrape le bras, les pièces tombent,

elle m'entraîne derrière le comptoir jusqu'aux toilettes un minuscule placard fermé par un rideau, elle attrape un seau et une serpillière : « Tu finis et tu viens nettoyer », elle repart, je reste seule avec ma honte, je n'ose plus bouger jusqu'à ce que la femme revienne : « Mais pourquoi tu n'as pas dit que tu voulais faire pipi ? », elle me tend la serpillière, le seau, me pousse dans le dos, on me regarde, on commente : « Elle est trop grande pour faire pipi dans sa culotte », on me demande : « Tu n'as pas de langue ? », je suis seule au milieu de tous ces gens, les pieds autour de moi se rapprochent, se resserrent, je lâche tout et me sauve.

la petite voleuse

C'est une photo carrée noir et blanc, trois fillettes brunes en robes blanches, souliers vernis se donnent la main devant la baie vitrée du salon - *la photo est prise de haut, image étrange aux silhouettes déformées, nos têtes sont plus grosses que dans la réalité et nos pieds minuscules* - Sur la gauche un caoutchouc grimpe jusqu'au plafond. Derrière la vitre le vide - *la photo est prise dans un appartement situé au 7ème étage d'un bâtiment posé en haut d'une colline qui descend à travers pré et bois jusqu'à la Seine, la baie vitrée recouvre tout le mur, la partie basse est en verre renforcé, l'enfant que j'étais ne s'appuie jamais sur ce mur en verre, elle n'a pas confiance, ne regarde pas vers le bas, elle est sujette aux vertiges* - Tu es au centre, je ne vois que toi. Ta petite sœur te donne la main. Elle a de fins cheveux bouclés, des joues de bébé, elle vient de fêter ses 5 ans - *quand je sonne à la porte de ton appartement (tu habites au 9ème étage, porte droite) pour aller jouer dehors, ta mère dit D'accord mais emmène ta petite sœur, elle nous suit partout, nous sommes ses héroïnes, j'ai oublié son prénom, quand je pense à elle je revois un oisillon déplumé, grosse tête recouverte d'un fin duvet, trop lourde à porter pour elle* - La troisième fillette c'est moi, le moi d'avant - *j'ai du mal à me reconnaître dans cette enfant à part les cheveux longs en broussailles et*

les croutes sur les genoux - De toi, je n'ai gardé que cette photo. Nous levons nos mentons, nos visages sont crispés : Le petit oiseau va sortir ! Tenez-vous droites ! Arrêtez de bouger ! - Les photos sont rares à l'époque, elles coûtent cher, aussi quand on est prises en photo on s'applique - J'aime tout chez toi, ta silhouette fragile, tes yeux sombres, ta voix grave, voilée. Tu parles peu. Tu m'aimes aussi juste parce que c'est moi. Ta mère t'a coupé les cheveux au carré, ta frange dessine sur le front comme une vague, nous avons dix ans, je t'aime d'un amour incommensurable. Un jour tu déménages. Je ne garde de toi que cette photo carrée. Tu t'en vas, nous avons dix ans, nous nous sommes promis de nous écrire. Tu pars d'abord chez des cousins avant d'emménager dans ta nouvelle maison quand tes parents l'auront trouvée. Ta mère dit que lorsque vous aurez votre nouvelle adresse tu pourras m'écrire. J'attends, je guette la boîte à lettres pendant des mois, rien ne vient - j'ai passé l'après-midi chez toi, j'enfile mes chaussures et glisse dans ma socquette un minuscule baigneur dérobé dans ta chambre à ton insu mais ta mère a tout vu, elle récupère le minuscule baigneur Voleuse ! Tu veux que je le dise à tes parents ? Je bafouille de pauvres excuses, me sauve les lacets défaits, les jours suivants difficile de nous voir en dehors de l'école, ta mère n'est plus d'accord, tu veux absolument me donner ton minuscule baigneur, je n'en veux pas, tu

*insistes Non c'est non ! J'imagine ta mère faisant chaque soir
l'inventaire de tes jouets, vérifiant que tout y est, sale voleuse!*

l'immeuble paquebot

La porte est bleue et lourde. Il faut s'y prendre à deux mains pour l'ouvrir, basculer le corps vers l'arrière, peser de tout son poids en s'accrochant à la poignée-tube-métallique. La grille de protection se déplie, se replie, s'enclenche, l'ascenseur démarre. Ne pas toucher le mur qui défile, trop dangereux. L'ascenseur navigue sur douze étages, il ronronne, rassure les habitants, donne vie au corps vibrant de l'immeuble-paquebot et raconte que nous ne sommes jamais seules ici. Au rez-de-chaussée le hall d'entrée est traversé par des rangées de boîtes à lettres bien alignées, le monde d'ailleurs se plie en quatre, se glisse dans les fentes où les noms sont écrits et numérotés de 1 à 24, tout est sous contrôle. À gauche une porte s'ouvre sur une salle au plafond quadrillé de fil à linges où flottent de grands draps blancs. A droite un escalier mène aux caves, c'est le repère des blattes, rien ne les arrête, elles envahissent l'immeuble à intervalle régulier, progressant en épidémie le long des tuyaux. Plus bas l'arrivée du vide-ordures où tout se mélange, les déchets des uns et des autres pourrissent ensemble dans un grand container métallique, aucune différence entre ceux du deuxième et ceux du douzième, tout

sent mauvais. Plus bas encore une porte s'ouvre sur l'obscurité, un voyage commence. Ça sent la terre, la poussière, l'abandon, l'oubli. Ça parle d'un passé mis en boîte qui se délite. Un sentier longe l'alignement des portes en bois fermées par de gros cadenas. Les racines des arbres-forêts qui poussaient là bien avant que l'immeuble existe affleurent à la surface. Dans quelques flaques flottent de vieux livres. Plus on descend, plus l'eau monte. Et voilà la Seine qui arrive avec ses écrevisses, ses écluses, ses mari-niers, ses adolescents affamés d'amour qui s'em-brassent comme on se mord et ses noyés. Elle enfle, de plus en plus sombre, charriant les déchets des usines. Plus loin encore un pré immense prolongé d'un bois avec des jeux d'enfants à jouer à dix, vingt, trente : la vigie, la chasse à l'homme. Dans une clai-rière trois petites filles coiffent trois poupées On di-rait qu'on serait... Elles grandissent à vue d'œil, tournent le dos à la Seine, au pré, au bois, traversent la rue qui devient départementale, nationale, auto-route. Des bâtiments poussent serrés au ras du bi-tume ou derrière des talus paysagers. Plus loin en-core la mer. Dans l'angoisse du soir, je relis « Loin-tain Intérieur » de Michaux tandis que l'immeuble-paquebot flotte au-dessus du chantier du monde, entouré de grues qui se vantent de voir au loin les vagues.

la maison des écrevisses

Pente pente pente dévale court crie l'enfant déroule ses pas roule ses jambes au plus vite plus grandes plus loin ses jambes aux rebonds magnifiques qui font la course du plat de la terrasse jusqu'à l'eau grise en contrebas descente brutale du corps de l'enfant de l'esplanade à la maison des écrevisses secousses secousses mâchoires qui claquent l'enfant rit bras en croix joues gonflées il bascule s'appuie sur le vent en déséquilibre vers l'avant tant la terre penche le corps bringuebalé ouvre la bouche en grand ses jambes sauterelles avalent une floppée de grillons crissants elles avalent le pré aux pissenlits Tu fais pipi au lit ? aux boutons d'or T'aimes le beurre ? le corps de l'enfant se disloque dévore le pré les jambes élastiques bondissent rebondissent accélèrent elles pédalent de plus en plus vite au-dessus du chaos du pré aux multiples taupinières le corps saute le banc en pierre fend l'air dos à l'immeuble-paquebot posé en contre-haut il vole vers le bois aux arbres serrés pente pente pente lever les pieds pour ne pas trébucher serpenter en continu sous la canopée en effleurant à peine la terre battue sous l'abri sombre et soudain une trouée de lumière la clairière plantes plantes plantes partout des

plantes sauvages l'enfant les survole enjambe
écrase bondit par-dessus le tronc couché de l'arbre
mort effleure sa racine plus haute que son corps il
cavale pente pente pente au travers du bois vers le
Plein ciel l'arbre le plus grand de la forêt une masse
compacte verte foncée presque noire sous laquelle
rien ne pousse un repère avant de gagner le pont qui
passe sous les rails sol penché aux cailloux pointus
danger l'enfant accélère encore jusqu'au plat de
l'eau lisse une apparence trompeuse puisque sous
le gris les remous l'enfant plonge dans les herbes
hautes qui bordent ses rives il tombe roule s'immo-
bilise se redresse corps tremblant il rit plié en deux
reprend son souffle mains sur les genoux Bonjour
les écrevisses.

Paris ne sent pas le riz

L'odeur du fleuve qui passe où s'en va-t-elle ? Y a-t-il une odeur de surface et une des profondeurs ?

Certaines odeurs viennent de loin, nous surprennent. Ainsi l'odeur des embruns qui remonte la Seine, dépasse Paris, portée par le vent d'Ouest. Soudain les enfants des banlieues s'arrêtent surpris, leurs yeux flottent et se perdent au-delà des immeubles qui barrent leur horizon : Tiens, ça sent la mer...

Honfleur ne sent pas les fleurs

Paris ne sent pas le riz

Les odeurs rebondissent-elles de corps en corps ?
Tracent-elles un chemin de toi à moi à lui comme dans le conte les cailloux du petit Poucet ?
Et peut-on raconter une vie en reparcourant les odeurs traversées une à une pour en dessiner la cartographie ?

Peut-on offrir son odeur comme on offre son cœur ?

Est-ce que les odeurs grandissent avec nous ?

Où vont nos odeurs quand on disparaît ?

Il y a des mots qui sentent fort même avec le nez bouché comme ça pue, ça cocotte, ça chlingue.

Les mots ont une odeur. Par exemple on dit : ça ne sent pas la rose et pourtant c'est l'odeur de la rose qui vient.

J'aime l'odeur de ton corps. La nuit je rentre, je m'allonge près de toi, je te renifle, te respire, je suis chez moi.

Les petits enfants qui partent loin de leurs parents emportent souvent un mouchoir qu'ils reniflent le soir entre deux sanglots. C'est l'odeur de leur maison imprégnée dans le carré blanc de coton avec le sourire de maman, ses bras ronds et doux, les joues de papa qui piquent quand il donne le bisou du soir. Il suffit de fermer les yeux, le carré de tissu près du nez pour se rassurer un peu.

C'est incroyable comme une odeur peut contenir de grandes choses : une maison, un été, un amour, une vie.

L'odeur de ceux qu'on aime, même les yeux fermés on les retrouverait.

Parfois l'odeur sépare. Ainsi lorsque les enfants deviennent des adolescents, les parents sont perdus,

ils ne reconnaissent plus leurs petits. Mais même si l'odeur change l'amour reste.

Il y a des corps, des lieux, on voudrait les aimer, on essaie de toutes nos forces mais c'est impossible. Il faudrait commencer par aimer leur odeur, on n'y arrive pas, jamais. L'odeur est déraisonnable par définition.

Pourquoi dit-on se fier à son instinct et pas se fier à son odeur.

On dit l'odeur du monde mais le monde est si grand et bien plus encore le monde des odeurs, comment s'y retrouver ?

Il est des poèmes odorants. Je pense aux roses de Saadi de Marguerite Desbordes-Valmore. Est-ce que quelqu'un qui s'appelle Marguerite sent la marguerite ? Violette la violette ou Lila le lilas ? Le monde serait plus simple.

ses morts d'antan

Elle veut me tourner le dos mais où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse, je suis là. Je l'ai surnommée Prudence, elle déteste. Ça l'agace quand je grimpe à la cime des arbres et que je redescends en flèche pour battre mes records de vitesse, ça l'agace quand je m'approche des précipices en faisant mine de tomber Attention les crocodiles ! ou quand je traverse la route sans me préoccuper de la couleur du petit bonhomme, ou quand je je fais le mur et que je m'enfonce dans la forêt la nuit pour guetter les oiseaux nocturnes ou quand je fais des acrobaties sur la poutre du gymnase avec un bras dans le plâtre ou encore quand je prends seule le dernier RER le soir. Arrête ! tu me fais peur ! Quand elle monte s'enfermer dans sa chambre je me glisse sur le large rebord de la fenêtre, je lui parle derrière la vitre. Regarde. Encore toi ! Je tends la main vers les fils qui courent sous l'avant-toit de la vieille maison. Si tu en touches un tu ne risques rien, si tu en touches deux tu es morte. Regarde. J'avance mes doigts vers les fils. Non ! Avec elle c'est toujours non. Pourtant elle devrait savoir, je suis morte tant de fois, une de plus, une de moins, qu'est-ce que ça change ? C'est

dommage, on pourrait s'amuser à vivre ou à mourir ensemble. Comme la fois où elle est tombée dans la rivière, elle était petite, le courant l'a renversée, entraînée et si elle n'avait pas crié, Loulou ne se serait pas retourné, il n'aurait pas plongé, il ne l'aurait pas sauvée et tout aurait été différent, elle n'aurait plus jamais eu peur. Elle aurait pu nager comme une sirène avec ses longs cheveux sombres autour du corps. On aurait pu faire semblant de couler à pic, on aurait navigué longtemps au fond de l'eau avec les truites, les goujons, les chevesnes, jusqu'à Orléans peut-être et pourquoi pas jusqu'à la mer ? Mais elle a crié, Loulou s'est retourné, il a plongé, l'a rattrapée, l'a ramenée sur la berge où elle a vomi et elle s'est faite gronder : On ne saute pas dans l'eau quand on ne sait pas nager ! Je ne suis pas d'accord ! Pour une fois que tu te jetais à l'eau, je regrette que tu aies crié. Tu aurais pu bouger les bras et les jambes, peut-être que aurais-tu flotté. Comme je regrette que tu aies refusé de monter à cru sur Fasnet, on aurait fait du rodéo, tu te serais accrochée à sa crinière ou bien il t'aurait éjectée d'une ruade et tu te serais brisée en mille morceaux. Mais tu aurais galopé, même un court instant ! Elle lève les yeux au ciel. Tais-toi ! Je ne sais pas ce qui te retient, timorée va ! On n'a qu'une vie. Justement ! Elle ne comprend pas que vivre à l'économie ce n'est pas vivre. Elle est

loin la petite fille qui cavalait à quatre pattes au bord du précipice sans se soucier de basculer dans le vide ni sans craindre le sol rugueux qui râpait les paumes de ses mains, écorchait ses genoux. Frous-sarde ! Tête brûlée !

Elle a du mal avec ses morts d'antan.

mon jardin des plantes

J'ai un jardin des plantes. Je l'ignorais. Je le sais depuis qu'on m'a posé la question. Avant je ne connaissais que le jardin des plantes de Paris avec sa galerie, ses manèges, ses plantes alignées dans les massifs, ses animaux, ses gens. Mon jardin des plantes à moi est différent. Il est un peu sauvage. Il y fait nuit la plupart du temps et pourtant tout y pousse. Parfois un lion le traverse et dévore ceux qui osent s'aventurer sur mes terres sans y être invité. Au centre un bassin rempli d'eau. Mon jardin des plantes est petit mais il me donne de grands bonheurs. Quand je l'ai connu il ne ressemblait à rien. C'était un pauvre terrain plat, un désert sans vie que chacun piétinait sans même savoir à qui il appartenait. Mais depuis que je sais qu'il est à moi mon jardin des plantes a pris du relief. J'y ai planté de nombreux arbres. Au début juste de jeunes pousses qui ont grandi, elles sont devenues forêt. Il y a le coin des arbres nourriciers : cerisiers, pruniers, pêchers, figuiers, amandiers, oliviers, grenadiers et le coin des arbres nécessaires : marronniers, peupliers, tilleuls, cèdres bleus, hêtres pourpres, saules pleureurs, palmiers et même un séquoia. Il est devenu si grand que j'y ai construit

ma maison au milieu des oiseaux. Demain peut-être que j'aurai des ailes ? Après tout avant qu'on me pose la question je ne savais pas que j'avais un jardin des plantes rien qu'à moi. Peut-être suffira-t-il de me poser la question des ailes pour que je m'en-vole ?

ma pauvre fille

Elle est rentrée après la nuit Ma pauvre fille t'écoutes jamais rien. Elle rit Chante merle, chante et se bouche les oreilles J'm'en fous moi j'suis pas pauvre et j'suis rien qu'un garçon manqué.

Ma pauvre fille si tu savais... M. commence toutes ces phrases par Ma pauvre fille. Je hoche la tête, n'entend que ces trois mots. D'où parle-t-elle ? de qui ? de quoi ? Ma pauvre fille ! Je lui souris et lui tourne le dos.

Ma pauvre fille ! Fais attention. Tu prends le pot de lait, tu vas chez le laitier, tu lui demandes de le remplir, ce n'est pas compliqué. Tu tiens le pot, tu ne le lâches surtout pas, il ne faut pas qu'il tombe, d'accord ? D'accord. Faut pas qu'il tombe. D'accord. Faut pas qu'il tombe. Faut pas. Il tombe.

Ma pauvre fille ! Elle tente d'aligner des mots pour expliquer la vague d'angoisses qui la saisit parfois. Ça vient quand ça veut, n'importe quand, n'importe où. Elle bâtit mentalement un rempart de petits

bonheurs pour faire face. Dégommé en un rien de temps comme une ligne de soldats de plomb avec des billes. Paf paf paf paf. Et après ? tout tombe. Et après ? elle dit Je n'y arrive plus.

Autrefois les fées se penchaient sur les berceaux des petites filles qu'on habillait, manipulait comme des poupées. Sois sage et obéissante. Fais risette ma chérie. Elles énonçaient leurs vœux-cadeaux-empoisonnés et avec leurs baguettes tapaient sur les doigts de celles qui n'écoutaient pas : Ma pauvre fille fais un effort tu n'y arriveras jamais ! Ma pauvre fille, arrange-toi, tu as vu à quoi tu ressembles ! Ma pauvre fille arrête de chialer et souris, tu es plus belle quand tu souris... Mais ça c'était autrefois. Depuis les petites filles ont appris que les plus gentilles vont au paradis mais que les autres vont où elles veulent.

tout est demi

TOUT EST DEMI (*photo ratée*)

Elle a 65 ans et on lui a offert son premier appareil photo. C'est compliqué pour elle de fermer un œil en gardant l'autre ouvert. Chaque photo développée est une surprise : arbre, corps, visage coupé en deux. Tout est demi. Elle les range dans une boîte, tord la bouche : Zut ! j'ai encore mal visé !

LES FEMMES NUES (*photo cachée*)

Dans la maison, la chambre des parents. Dans la chambre des parents, l'armoire et son grand miroir face au lit. Dans l'armoire, le tiroir secret. Dans le tiroir secret, un livre minuscule à la couverture métallique qui se déplie quand on l'ouvre sur une collection de femmes nues.

L'ÉBOURIFFÉE (*photo précieuse*)

La photo de la petite fille aux cheveux noirs ébouriffés prise sur le balcon de la colonie de Bois Salève est la seule où je me reconnais. Je la perds, la retrouve régulièrement. Elle a 8 ans, je lui souris, on se regarde dans les yeux, elle me sourit. On dirait qu'elle me reconnaît.

LA CÉRÉMONIE (*album photos*)

S'asseoir sur le canapé bien serrées et regarder les albums photos de quand tu n'existais pas à quand tu existais.

AU BORD DU PRECIPICE (*photo étonnante*)

J'ai volé quelques photos dans l'album familial. Une de mes préférées : la petite fille qui galope à quatre pattes sur l'esplanade de la Roche-Arnaud au bord du précipice. Rien ne l'arrête, certainement pas le frottement des genoux et des paumes sur le sol irrégulier. Je m'émerveille de sa vigueur. J'ai été cette enfant-là ?

les mots bombés

les mots bombés en rouge sur le panneau de chantier à Angoulême « Ils nous ont ordonné de perdre, nous on choisit de mordre »

le sourire radieux de l'enfant que tu étais illumine ton visage rappelant le temps d'avant avec Winnie l'ourson et les chaussettes rouges et jaunes à p'tit pois

son corps musclé d'adolescent, blouson jean, tee-shirt blanc, ce geste machinal de dégager d'un coup de tête la mèche blonde devant ses yeux tandis qu'il remonte le wagon fumeur à la recherche d'une place, clope au bec

le canapé rouge du P et A = PA, P et I = PI, du premier baiser, de la télé noir et blanc avec la mire ORTF qui fascine les enfants

Devant le minitel la petite fille tape en tirant la langue les lettres A-D-E-L-E Ça y est, je sais écrire mon nom

le premier paquet de cigarettes, des KOOL, lettres vertes sur fond blanc, offertes par le père le jour de la communion solennelle, le sentiment d'avoir grandi d'un coup

la voiture remplie à ras bord d'enfants descend vers la Seine, tout le monde saute à l'eau, les berges plongent à pic, personne ne sait nager, heureusement on a gonflé les bouées

le train de banlieue en métal gris, banquettes rouges que l'on prend pour se rendre à Paris acheter le tablier de la rentrée à la Samaritaine

le tonton Jean qui attelle ses bœufs pour ramasser le foin fané et séché les jours précédents, il embarque les enfants, balance le foin dans la charrette avec son râteau et crie tassez ! tassez ! Les petits sautent, rebondissent, font voler la poussière

rangée dans un malle en osier la pile de revues 100 idées pour apprendre à isoler les murs avec des boîtes à œufs, tricoter des pulls paysages ou fabriquer un métier à tisser

quand ça résiste

Je balance mon corps vers l'avant, le porte, il pèse, résiste, refuse d'avancer, se cabre. C'est mon corps mais il se déconnecte parfois de mon cerveau. Depuis quelques années il a pris du poil de la bête. Quand je pense qu'avant c'était : « Je pense donc tu suis » (du verbe suivre, pas être). Aujourd'hui il refuse d'obéir. J'ai beau le menacer, il répète qu'il n'ira pas plus loin, qu'il s'est trompé de vie, d'époque, de chemin, qu'au bout de la route il n'y a rien, que mes yeux aveugles peuvent en témoigner. Et voilà mon cerveau qui se rallie à lui, tout se brouille, impossible de penser clairement si bien qu'ils finissent par me convaincre. Je pars me réfugier à l'abri de mon corps en compagnie de ma langue usée d'avoir prononcé tous ces mots inutiles, d'avoir parlé quand elle aurait dû se taire, de n'avoir pas dit ce qu'il fallait quand il le fallait. Ma main droite nous rejoint suivie de la gauche, elles qui n'ont pas toujours su ouvrir ou fermer les bonnes portes et mon cœur affolé refuse de rester exposé plus longtemps, il bat la breloque, s'emballe si bien que je le rapatrie vite fait à l'arrière. Quant à mes pieds ils trébuchent et proclament qu'ils ne veulent plus tourner en rond. Même mon ventre noué abdique et tout le moi

que je portais comme un étendard se réfugie dans mon dos appuyant sur la colonne vertébrale qui fléchit. Je m'enroule sur moi-même comme un escargot. Ma mémoire ressasse ce poème appris enfant : «... sans ami, comme sans famille, ici-bas vivre à l'étranger, se retirer dans sa coquille, au signal du moindre danger... ». Mon être replié tourne le dos au désastre. Mais ma conscience hurle dans le silence : «Cela suffit ! Debout là-dedans !» Mes oreilles l'entendent. Mon sourire s'ouvre, s'étire et c'est peut-être le début de quelque chose où toutes les parties de moi, unifiées, pacifiées marcheraient de concert vers un possible. Je reconnecte corps et cerveau, j'avance tandis qu'un doute persiste au creux de l'estomac.

elle a acheté un bateau

Elle ne veut pas de cette maison. Elle l'a répété cent fois Je n'en veux pas. Sa mère pleure :

- Mais enfin, cette maison c'est toute notre vie, comment peux-tu dire ça ?

- Peut-être mais ce n'est pas la mienne.

Sa vie elle l'a bâtie à huit cent kilomètres de là. Elle a choisi un horizon plat, un bout de mer. Elle préfère. Ici on a beau escalader une montagne ce n'est jamais fini, une autre se dresse derrière, puis une autre, une autre encore, épuisant. Sa mère insiste :

- Tu vas vraiment vendre notre maison ? Tu veux tout bazarder, c'est ça ?

Elle se veut sans attaches. Elle a acheté un bateau.

- Mais c'est pour toi qu'on a fait tout ça, pour te mettre un toit sur la tête quand on ne sera plus là et tu n'en veux pas ?

Elle préfère dormir sous les étoiles.

- Mais cette maison, on y a été heureux quand même ? Et les arbres que ton père a plantés ? tu veux tout abandonner ?

- Oui, tout.

La maison est là, pesante, massive, l'hiver les branches des arbres tombent quand le vent souffle en tempête. Elle n'y va jamais, elle paye pour la faire

entretenir. Quand sa mère est morte elle a retiré des murs les photographies de famille dans leurs cadres dorés puis elle a mis la maison en vente. Mais c'est une maison qui ne veut pas se laisser vendre.

une soif impossible à éteindre

Elle sent un désir monter en elle. Quelque chose creuse profond dans son ventre comme un désir d'enfant et ne la lâche plus. Elle se réveille chaque matin avec une soif immense impossible à éteindre.

- Je veux faire du théâtre.

Il sourit.

- Du théâtre ? Toi ? Mais tu n'es pas même pas capable de décrocher un téléphone pour prendre un rendez-vous !

- Peut-être mais je veux faire du théâtre.

- Mais enfin quelle idée ! Tu ne vas jamais au théâtre, sais-tu seulement ce qu'est le théâtre ? tu n'y connais rien et puis tu es si timide !

- Peut-être mais c'est ce que je veux.

C'est la première fois qu'elle prononce ces mots Je veux avec autant de conviction. Elle les pose devant elle, les répète et plus elle les répète plus son désir devient solide. Ce n'est plus un assemblage de lettres, de mots en l'air, non, c'est un bouleversement, une naissance, elle en tremble Je veux faire du théâtre. Enfant, elle avait appris qu'on ne dit pas Je veux, que le roi dit Je voudrais. Elle avait vite compris que pour elle il n'y avait pas de Je veux qui tiennent et elle avait fini par se taire. Mais tout a volé en

éclat. Elle s'est réveillée, sa soif est inextinguible. Il aura beau dire, beau faire, elle a ouvert la porte. Je veux faire du théâtre, rien d'autre.

mes vies d'après

Ma vie d'avant je la quittais le jour où je décidais d'arrêter l'école et je me revoyais enfant devant la porte de la classe attendant que la maîtresse satisfaite de l'alignement des têtes le long du mur accepte de nous laisser entrer les uns derrière les autres, chacun devant la saluer au passage d'un « Bonjour mademoiselle » auquel elle ne répondait pas, elle qui exigeait de nous un comportement irréprochable qu'elle ne s'appliquait pas à elle-même et c'est sans doute à ce moment-là qu'est né en moi ce sentiment de rage et d'impuissance que je n'aurais pas su nommer mais qui laissait la trace des ongles s'imprimer profond dans mes poings ou peut-être est-ce encore avant, quand je devais rester allongée dans le noir du dortoir sans bouger, que le temps s'étirait comme une flaque avec le sentiment de me noyer ou plus tard encore face au nombre incalculable d'injonctions contradictoires, d'injustices, d'humiliations, quand l'impossibilité de changer quoi que ce soit m'étouffait, que la seule solution pour tenir était de multiplier les malaises et si je poursuivais une scolarité normale, jouant le

rôle de l'élève docile, adaptée et lorsque tout devenait insupportable il y avait toujours moyen de bloquer sa respiration jusqu'à ce que le monde devienne flou, que de minuscules lumières blanches et bleues dansent derrière les paupières et je tombais inconsciente, vite on s'affairait autour de moi, on m'emmenait dans une pièce calme, on me laissait tranquille et là mes rêves d'évasion grandissaient, ils me parlaient d'un temps où je n'aurais de compte à rendre à personne, où j'arrêteraient l'école pour avaler le monde, le dévorer, apprendre à ma façon à apprendre, jouer, jouer encore et où après m'être sauvée – non pas au sens de fuir mais au sens de se trouver – j'inventerais mes vies d'après, et quand ce jour est arrivé, j'ai arrêté l'école, je suis allée me planter devant R. « Je veux faire du théâtre » voilà ce que j'ai dit, rien d'autre, je n'ai plus bougé, non, je me suis contentée de répéter « Je veux faire du théâtre » et R. me regardait interloquée, elle ne comprenait pas ce que je faisais là debout devant la porte du bureau de sa compagnie, un petit enfant au bout du bras, répétant inlassablement « Je veux faire du théâtre », ne répondant à aucune de ses questions, animée par une rage accumulée depuis tant d'années « Je veux faire du théâtre » et pas question de bouger, alors devant tant de détermination il a

bien fallu qu'elle cède, qu'elle ouvre la porte, j'ai confié l'enfant à son père et je suis entrée.

qu'est-ce que je fais là ?

La jeune fille était entrée avec les autres, s'était assise dans le cercle au bord de la chaise. Elle se tenait droite. Mais qu'est-ce que je fais là ? Un bout de langue apparaissait régulièrement aussitôt ravalé par la morsure légère des dents sur la lèvre inférieure et son menton tremblait. La femme avait proposé un café, un thé. La jeune fille regrettait d'avoir refusé, elle aurait su quoi faire de ses mains. Elle les sentait devenir énormes, elle n'osait pas bouger de peur qu'elles se décrochent et tombent. Mais qu'est-ce que je fais là ? La femme l'avait vue entrer, elle avait senti la tension du corps, le regard fragile. Elle aurait voulu prendre le temps de la rassurer, mais déjà quelqu'un d'autre arrivait Bonjour ! Bonjour. La femme avait proposé que chacun se présente : prénom, expérience, qu'est-ce que j'attends de ce stage ? Il suffit que quelqu'un commence, avait-elle ajouté. La parole circulait de manière fluide. Mais qu'est-ce que je fais là ? La femme accueillait les mots de tous mais son attention était retenue à présent par le tremblement du menton de la jeune fille, les paumes moites de ses mains creusant les cuisses, le regard plein d'effroi s'enfonçant au fond du crâne au fur et à mesure que son tour approchait,

le rouge lui montait aux joues, des gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux. La femme tout en remerciant la personne qui venait de se présenter, s'imaginait se lever, elle poserait les mains sur les épaules de la jeune fille, qu'elles descendent, dégagent le cou, que le menton se lâche, que la tension des yeux s'apaise, qu'elle respire oui qu'elle respire. Tout va bien. Ça va aller. Elle la remercierait d'être venue, saluerait son courage, lui dirait que si tous veulent être là, rester, être choisi, c'est elle qu'elle choisirait, a choisi, choisira parce qu'elle sait d'expérience que les plus grandes timides font les plus grandes artistes.

fracas de lune

Qui se lance ? Moi ! il faut qu'elle se lance sinon elle va s'enfuir ou mourir ou les deux à la fois, elle se lève, avance sur la scène, semelles de plomb. L'homme lui tend une assiette blanche en porcelaine, il dit Ceci n'est pas une assiette, elle déglutit, hoche la tête, prend l'assiette dans la main gauche, la tient serrée entre le pouce et l'index, sent ses épaules se crispier, le cou rétrécir, elle souffle, tente d'allonger la nuque, inspire, le menton se relève, les yeux quittent l'objet, s'écarquillent, un voile flou tombe devant ses yeux, pupilles tournées vers l'intérieur elle ne voit plus grand chose, elle expire, le temps s'arrête, Ma pauvre fille, mais qu'est-ce que tu fais là ? le silence écrase tout, une voix déformée lui parvient de très loin C'est parti ! elle inspire, la main gauche tressaille, se rapproche de la droite, s'ouvre, le pouce et l'index s'écartent, libèrent l'assiette qui bascule dans la main droite qui la saisit, se crispe, elle expire, gouttes de sueur sous le nez, elle glisse la langue entre ses lèvres, gorge sèche, elle déglutit, elle inspire, si l'assiette n'est pas une assiette alors qu'est-ce que c'est ? elle expire, tout est noir, rien ne vient, c'est comme tomber dans un trou, le corps se tasse, le cerveau s'éteint, elle inspire,

bascule lentement d'une jambe sur l'autre, transfert du poids, elle déplie les articulations des pieds l'un après l'autre, orteils, coups de pied, cheville, danse lancinante, quasi immobile, l'assiette tenue devant le corps à bout de bras devient le balancier d'une horloge qui bat le temps pendant qu'elle cherche ce qu'elle devrait faire depuis que l'homme a dit Ceci n'est pas une assiette, mais alors qu'est-ce que c'est ? dans un mouvement quasi imperceptible de la tête, le regard cherche, il envisage le lointain, le proche, la droite, la gauche, le bas, le haut, peut-être que quelque chose s'éclaire soudain dans ses yeux, ses sourcils se relèvent, la bouche s'arrondit, et si c'était une auréole ? un miroir ? un volant ? un papillon ? un chapeau ? non, non et non, Mais qu'est-ce que je fais là ? elle expire, c'est une assiette voilà, une assiette c'est tout, elle inspire, elle sent leur présence face à elle, il faudrait qu'elle fasse quelque chose de cette assiette qui n'en est pas une Ma pauvre fille, tu n'y arriveras jamais ! elle expire, lèvres crispées, mâchoires serrées, elle étouffe, replie le bras, inspire, le biceps se contracte, le triceps se relâche, elle déplie le bras, expire, épaule allongée, le biceps se relâche, le triceps se contracte, bras en extension au-dessus de la tête, l'assiette au bout de la main, elle lève la tête regarde intensément le rond blanc tout là-haut, une lune peut-

être, oui une lune pleine, une lune accrochée au ciel qui tremble légèrement, elle ne respire plus, secousse du bras de bas en haut, impulse accompagnée par les genoux qui fléchissent et se tendent, les doigts s'ouvrent, l'assiette vole à la verticale, la lune monte monte vers le plafond puis redescend tandis que la main droite reste accrochée au firmament, la lune dégringole, le temps s'accélère, elle ne respire plus, la lune se fracasse au sol, le temps reprend son cours, elle perçoit à nouveau les regard attentifs des apprentis comédiens sur elle, la lumière de la salle l'éblouit, l'homme la fixe intensément, elle se baisse, ramasse les morceaux, la lune est tombée, pardon, désolée, pardon, on l'applaudit, elle ne comprend pas pourquoi, elle se réfugie au fond de la salle des morceaux de lune coupants entre les doigts. Elle entend la voix de l'homme qui dit Qui se lance après ça ? puis Ceci n'est pas un parapluie.

le stylo

Je le vois, je souris, je le veux. Je veux acheter ce stylo. Je le prends, il pèse son poids même si je sais qu'un stylo moulé dans de la résine en forme de Sainte Vierge, mains jointes, habits violet et blanc, tête penchée, voile clair et auréole dorée n'est pas fait pour écrire au quotidien. Je l'ai pris, soupesé, retourné, je le trouve parfait. Aussi je ne le repose pas, je le veux. Dès que je l'ai vu je l'ai voulu. Il est incongru. Qui peut bien acheter un stylo Sainte Vierge ? Moi. Cela me fait sourire. Ce stylo me plaît vraiment. Non pas que je croie en Dieu. Ce temps-là est révolu. J'y ai cru petite fille quand je croyais tout ce qu'on me racontait. J'avais une statuette de Sainte Vierge sur ma table de nuit, elle brillait la nuit. Le soir je faisais mes prières avec les cousines, ribambelle d'enfants à genoux au pied du lit, têtes penchées, mains jointes. J'adorais. C'était intense, joyeux, on murmurait toutes en même temps et avec ferveur les mêmes mots collés à la queue leu leu sans les comprendre. C'est vrai que la Sainte Vierge du stylo ressemble à la statue de mon enfance. Elles sont habillées pareil : un voile clair, une auréole dorée, elles ont le même air penché, par contre les couleurs de la robe diffèrent, celle de mon enfance était bleue.

On pourrait les croire sorties d'un même moule sauf qu'elles n'ont pas la même taille. C'est peut-être ce souvenir-là qui m'est revenu devant le bac à stylos Sainte Vierge. Peut-être est-ce pour cela que j'ai voulu ce stylo, pour cela que je l'ai pris, pour le souvenir, les cousines, les prières bourdonnantes ou pour le sourire, le côté incongru. Bien sûr que je n'écrirai pas avec, il offre une mauvaise prise entre l'index, le pouce et le majeur avec ce drapé ondulé épais qui cache le corps, recouvre les pieds. Sur le bord du bac, un carnet de feuilles blanches pour tester les stylos. D'accord je n'écrirai pas avec mais je le teste parce que c'est un stylo. S'il ne marche pas, je n'en veux pas. Un stylo qui ne marche pas c'est comme une Sainte Vierge sans auréole. Il marche. Tant mieux. Je ne l'aurais pas pris s'il ne marchait pas. À quoi sert un stylo qui ne marche pas ? Ce n'est plus un stylo. Même si je ne veux pas écrire avec, c'est un stylo, il doit marcher. L'encre est bleue. Parfait. Imaginer un instant écrire une prière qui monte aux cieux ? Mon sourire s'élargit. Et si j'en prenais deux ? J'en prends deux. Non pas que j'ai besoin de deux stylos Sainte Vierge. Mais je me connais, si je le perds – je perds souvent mes stylos, d'ailleurs je perd tout – il en restera au moins un. Un stylo Sainte Vierge. Ou alors je pourrais l'offrir à Ève. Elle est athée, absolument athée, bien plus que moi si tant

est qu'on puisse mesurer le degré d'athéisme de quelqu'un. J'en prends un deuxième pour la faire sourire parce que c'est une amie. je pense à ces mots écrits sur l'aimant du radiateur de la cuisine : « Be the reason someone smiles today ». Je lui dirai : J'ai trouvé un cadeau parfait pour toi et je le lui donnerai. Ok j'en prends deux. Trois ? Au cas où j'en perdrai un. Il ne faut pas exagérer. Déjà un, c'est exagéré, deux c'est pour que Ève sourit, mais trois ? non. Je teste le deuxième. Je connais Ève, elle le testera aussi car s'il ne marche pas à quoi bon ? Même si bien sûr, elle non plus n'écrit jamais avec ce stylo, il est trop lourd, peu pratique. Le deuxième marche, je le prends. Je souris à nouveau. Plus tard j'offrirai le stylo Sainte Vierge à Ève. Elle sourira comme prévu, je sourirai avec elle. Le mien finira dans un pot à crayons sur ma table de chevet au milieu d'autres stylos qui eux me servent à écrire. La boucle sera bouclée.

J'ai un stylo Sainte Vierge sur ma table de chevet. Rien que d'écrire ces mots, je souris à nouveau.

Il y a cette publicité dans un magazine, un cadeau gratuit offert aux 100 premières personnes qui enverront leurs coordonnées. C'est une campagne publicitaire vantant les mérites du premier stylo qui se jette, un stylo-plume révolutionnaire, léger, simple,

pratique et économique, qui ne nécessite aucune cartouche de rechange, un stylo qui laisse les mains propres et qui se jette quand il ne marche plus. Les enfants qui n'ont pas l'habitude de jeter grand-chose – ici on prend soin de ses affaires et on les fait durer le plus longtemps possible – s'imaginent tenir le stylo entre les doigts, écrire et hop ! le jeter par-dessus leur épaule. Ils rient. Le plus grand envoie ses coordonnées, il offre le stylo qui se jette à la plus petite. Comme ça tu auras enfin les mains propres, finies les taches et les 100 lignes de punition Je dois écrire proprement. La petite toute fière glisse le stylo-plume qui se jette dans sa trousse et s'en va à l'école. Le soir le plus grand l'attend Alors ? La petite sourit Je l'ai jeté. Dans la publicité ils n'ont pas dit qu'il écrivait, voilà il n'écrivait pas, par contre il fuyait, regarde. La petite ouvre ses mains sur ses doigts tachés d'encre et s'installe sur la table de la cuisine pour recopier ses 100 lignes de Je dois écrire proprement. N'empêche j'ai bien ri quand je l'ai jeté.

C'est un amoureux des stylos. Ils se promènent enlacés dans Paris quand il tombe en arrêt devant la grande papeterie boulevard Saint-Martin. Qu'est-ce qui se passe ? Regarde un stylo qui fait de la lumière. Sérieux ? Viens, on y va... Mais il reste le nez collé à la vitrine. C'est la première fois que je vois ça, c'est

dommage que ce soit si cher. Et tu en ferais quoi, soit tu écris, sois tu t'éclaires, tu vois bien que tu ne peux pas faire les deux à la fois ! N'empêche, c'est classe un stylo qui éclaire, imagine c'est la nuit, tu prends ton stylo et ça te donne de la lumière. Elle rit. Tu peux aussi appuyer sur l'interrupteur ou allumer une lampe de poche. Il se décolle à regret de la vitrine. Ce n'est pas pareil.

Elle s'est procurée le stylo qui fait de la lumière, une fortune, elle le lui offre pour son anniversaire. Il est si heureux qu'il galope comme un enfant J'ai un stylo qui éclaire.

Cela ne dure qu'un temps, tout comme leur amour. Le stylo écrit mais ne fait plus de lumière, il le garde quand même et quand n'écrit plus il le glisse dans la poche du ciré qu'elle a oublié chez lui quand elle est partie. Le vêtement voyage de déménagement en déménagement avec le stylo dans la poche, Il ne peut se résoudre à tout jeter. Peut-être qu'un jour elle pourrait entrer chez lui, enfiler son imper, glisser la main dans la poche, en sortir le stylo et tout redeviendrait comme avant, ils s'aimeraient, il y aurait encore de l'encre pour écrire des mots et de la lumière pour la nuit.

Quand elle va à Paris, elle achète ses stylos violets par paquet de dix, au sous-sol de Gibert Jeune, face

à la fontaine Saint-Michel et cela pendant des années. Les stylos s'usent, se perdent, s'offrent ou sont empruntés puis oubliés... Un jour Gibert Jeune disparaît. Plus de stylos violets. Elle pense à tous ces mots qu'elle a pu écrire avec. Où sont-ils partis ? Qu'est-ce qu'il en reste ?

Jouer à Barcelone

L'avion prépare sa descente sur la ville, je repère La Tour Glòries et celles de la Sagrada Familia. Du haut du ciel les Ramblas dessinent deux courtes travées qui descendent jusqu'à la mer. Je cherche des yeux la colline de Montjuïc. Là-bas, en été, les soirées sont douces sous les pins. Des guinguettes improvisées proposent de quoi grignoter. On s'assoie sur des rondins ou des chaises en plastique. On regarde le soleil se coucher. Cela dure longtemps. On est bien. Des enfants courent, des bébés pleurent, ça parle fort, ça s'interpelle. J'attache ma ceinture, ferme les yeux. Je pense à celles et ceux qui du haut de la colline voient passer l'avion dans lequel je me tiens, mains crispées sur les accoudoirs, attendant le choc des roues sur la piste qui me dira que je suis arrivée enfin. Des petits enfants rient L'avió ! Aquí en taniu un altre ! Des parents applaudissent. Un monde se déplie sous leurs yeux entre le ballet des avions qui se posent à intervalle régulier le long de la mer et la beauté du port industriel en contrebas avec ses porte-conteneurs en approche vers les quais d'accostage, ses grues portiques qui déchargent les bateaux, ses tracteurs portuaires qui circulent entre

les rangées de conteneurs dessinant une palette colorée au quadrillage parfait et au milieu de tout cela d'infimes silhouettes qui fourmillent et parlent de la fragilité du vivant. L'avion se cabre. Le choc des roues enfin. Il dépasse Montjuïc, ralentit. Je respire.

Peindre à Venise

Il soupire J'ai mal dormi. Je souris comment peut-on vouloir dormir dans un train couchette ? On n'y dort pas, on jubile, on se souvient des trains de nuit de l'enfance avec les couvertures grises qui grattent et leur liseré bleu et blanc interminable SNCF- SNCF - SNCF et les draps sacs pliés dans leur emballage en plastique mou que l'on déchire avant de les étaler et de constater que non décidément on ne peut pas dormir dedans, c'est trop serré. On s'installe en hauteur, on se refait un petit monde rien qu'à soi où se blottir, le frottement des roues sur les rails accompagne la joie pure qu'il y a à se sentir glisser à toute allure allongée sur une couchette en skaï. Le train avale les paysages avant même qu'on ait eu le temps de les regarder, les kilomètres défilent derrière la locomotive éclairée par deux phares. On ne dort pas dans un train pareil, on écoute comment ça chante Tadao tadoum, comment ça répète Tadao tadoum... A la rigueur on s'assoupit. Le temps du voyage

s'étire. Quelques aiguillages, la traversée des gares modifient le tempo, parfois un sifflet dans la nuit. Derrière le store le jour se lève. J'attrape sa main, le tire derrière moi Viens ! direction le wagon restaurant. Là, devant un café brûlant on regarde le train s'engager sur le pont au-dessus de la lagune. Je voudrais que ce pont ne finisse jamais. Qu'il garde ce goût d'une nuit brodée de souvenirs, mélangé à l'odeur puissante du café et au bonheur des jours à venir. Je voudrais que ce pont s'étire pour nous laisser le temps de déguster par avance la joie de rejoindre cette ville-paysage qui flotte sur l'eau avec son grand canal qui nous attend au pied des marches de la gare et sa flopée de vaporetos.

Ecrire à Reykjavik

J'ai rêvé cette ville avant même de la connaître ou plutôt j'ai rêvé cette Île où cette ville est un passage obligé. J'ai même écrit un récit de voyage imaginaire sur ce pays avant de m'y rendre pour y écrire pour de vrai. La capitale porte bien son nom, étymologiquement il vient de reykur, la fumée et de vík, la baie, ce qui donne en traduction littérale la baie fumante. Mais avant il faut atterrir à l'aéroport, rouler jusqu'à la ville étale en bord de mer avec face à la baie, une guirlande de montagnes enneigées et de

glaciers. Y arriver c'est immédiatement projeter d'en repartir pour découvrir le pays sur la route numéro un mais c'est toujours y revenir. Au moment de l'atterrissage l'avion survole des champs de lave, amas de roches et zones sombres d'où montent des fumerolles. Au loin un phare jaune vif s'est posé au bord d'une côte déchiquetée. Même du haut du ciel la mer noire balance des montagnes d'écume. A droite de l'avion une faille s'est ouverte entre deux volcans. Elle laisse déborder une coulée de lave. Nez collé au hublot j'observe le rouge oranger qui pulse et explose à intervalles réguliers. Des traînées noires glissent le long des parois. La fumée balaie le paysage. Avant même d'avoir posé les pieds sur cette terre j'y suis. Plus tard dans la voiture, des guetteurs, silhouettes massives composées de pierres superposées veillent sur notre chemin.

le trou

Je les entends. Ça vient du trou à l'angle du mur de la chambre. Quand ils ont refait l'isolation ils ont demandé s'ils devaient conserver l'ancien conduit de cheminée. Je rêvais d'un poêle rougeoyant l'hiver, mais la chambre est trop petite, ils l'ont déconseillé « Vous voulez cuire ? » même s'ils ont accepté de remplacer le coin de parquet face au conduit par du carrelage au cas où je reviendrais sur cette idée de poêle. « Vous ne voudriez pas mettre le feu à la maison ! ». Ils n'ont pas muré le trou, ils ont refermé provisoirement l'ouverture. Je l'avais oublié jusqu'à ce que j'entende ces bruits. J'ai tout de suite pensé à cet espace vide qui monte le long du mur. Comment dormir quand j'ai le sentiment que des intrus s'agitent au pied du lit ? Chaque nuit je me réveille en sursaut. Je les entends. Je ne bouge pas. J'attends. Ça murmure, ça circule, ça cogne tout près de moi, ça dure des heures. Le matin je me réveille épuisée, je déserte la chambre revenue au silence quand le jour s'est levé. Chaque soir je redoute d'aller me coucher. Une nuit je craque, je veux comprendre. Je tire l'armoire qui bouche l'angle du mur. Elle glisse facilement sur les carreaux de carrelage jusqu'au parquet. La porte est là, dissimulée. C'est une porte aux

dimensions ridicules. Je gratte la jointure du placo. Pas de poignée mais un vide entre deux plaques, je glisse les ongles, tire. La porte s'ouvre. Tout est noir. Avec précaution je passe la tête dans le trou puis le haut du corps, l'espace s'élargit. Il y a des encoches de part et d'autre du conduit. Je grimpe. «Il y a quelqu'un ? ». Seul un petit vent descend jusqu'à moi, caresse ma joue. Je grimpe toujours. J'ouvre les yeux que je tenais fermés serrés pour ne pas voir le noir. J'entends battre mon cœur. Un bruit de vagues me rappelle le temps d'avant quand j'écoutais la mer dans les coquillages.

je n'irai pas manger chez vous

Je n'irai pas manger chez vous. Je n'ouvrirai pas votre porte. Je ne saurai quoi vous dire. Je ne voudrais pas déranger. Je n'irai pas chercher sur Internet des images de votre intérieur. Je ne mènerai aucune enquête. Je resterai au pied de votre immeuble, à la sortie de la bouche de métro la plus proche ou à l'entrée du village où vous habitez. Je ne saurai jamais à quoi ressemble votre maison, votre bureau, votre chambre. De quelle couleur sont vos draps ? Parlez-vous parfois tout·e seul·e ? Je ne saurai de vous que vos livres. Ce n'est pas chez vous que j'aimerais entrer mais plutôt -si cela était possible - à l'intérieur de votre tête pour comprendre d'où ça vous vient ? comment ? pourquoi ? Et comment faites-vous avec 26 lettres pour attraper la complexité du monde ? Savez-vous que lorsque je vous lis c'est vous qui me rendez visite. Je vous ouvre la porte, vous entrez, vous connaissez le rouge de mon canapé, la tiédeur de ma chambre, le confort du fauteuil en bois installé sous le cerisier avec ses larges accoudoirs où poser une tasse de café.

le temps d'une guerre

Il a dix ans. Avec son frère Jean-Marie il pêche des truites dans la Sumène. Il meurt deux ans avant ma naissance. Il quitte l'école à 14 ans. Ses années scolaires ne durent que l'hiver, le reste du temps il aide à la ferme avec son frère et ses sœurs. Il part, il dit que cette guerre sera vite finie. Le temps de mettre une raclée à ces sales boches, il sera de retour avant les moissons. Il a 22 ans. Il achète un crayon de papier pour donner des nouvelles à sa famille. Comme les feuilles sont rares, il s'applique. Au fil des années il écrit de mieux en mieux, ses phrases se complexifient, ses pensées aussi. *Je passe des heures à saisir sur l'ordinateur ses cartes et ses lettres. J'apprends à le connaître à travers ses mots. Parfois je n'arrive pas à déchiffrer ce qu'il a écrit. Je m'accroche. Il y a urgence. Le crayon de papier s'efface au fil des années.* Pendant la guerre ce qui lui importe c'est de retrouver des « pays » comme il dit. Les « pays » ce sont des gars de son village où des villages alentours, à la rigueur du canton ou du département. Au-delà c'est hors frontières. Dans le village d'à côté vivent quatre sœurs : Joséphine, Victorine, Emma et Maria. C'est Maria qu'il préfère. Il la rencontre au bal de la Saint-Jean. Elle a un regard fier qui ne lâche rien, un

port de reine. Ils se marient en 1912. Le même jour son frère Jean-Marie épouse Joséphine la sœur de Maria. *J'achète une loupe pour déchiffrer ses cartes et lettres. Il en manque pas mal et la chaîne de ses conversations épistolaires avec Maria se brise souvent laissant un grand vide dans ma compréhension des événements.* A la fin de la guerre il cantonne à Sarajevo. Les blessés, les mal-en-point sont rapatriés les premiers en trains, bateaux, camions. Lui rentre à pied jusqu'à son massif central. Il arrive bien après que la guerre soit finie. *Il y a cette carte postale aux couleurs étonnantes : Une jeune femme vêtue d'un costume alsacien porte un petit enfant dans les bras. La légende dit : Heureusement, en voilà un qui ne portera pas de casque à pointe !* Trois enfants avant la guerre, trois enfants après. Un grand écart d'âge entre les deux moitiés de fratrie. Le temps d'une guerre. *Je sépare les lettres et les cartes. Tout est gris, noir, blanc ou jauni. Ne rien perdre. Petit à petit une chronologie se crée malgré les trous béants. Je cherche son livret militaire. Disparu. Je n'ai que sa correspondance pour le suivre à la trace.* Blessé dans l'est de la France. Blessé en Italie. Blessé à Constantinople. *Au fur à mesure de mes lectures je note un changement chez le va-t'en guerre qu'il était. Il parle de ceux qu'il est amené à combattre comme de pauvres gens. Il décrit leurs cultures, leurs habitudes,*

il dit : eux aussi ont des petits. La première fois qu'il voit la mer c'est quand il embarque depuis l'Italie jusqu'à la Grèce. Il n'arrive pas à dormir et passe la nuit sur le pont, émerveillé comme un enfant. Il est adroit de ses mains. Il fabrique un cheval de bois pour son petit garçon, le dernier de la tribu, baptisé Émile, qu'il appelle Milou. Le soir il le prend par la main, l'emmène au jardin. Il lui apprend le nom des plantes et comment faire pousser des légumes pour nourrir les hommes. Souvent dans ses lettres il décrit les travaux des champs. Il s'étonne que dans certains pays il soit possible de faire deux récoltes pas an. *Je me suis procurée un vieil atlas. Je rêve de partir sur ses traces, de mettre mes pas dans les siens, lui qui n'avait jamais quitté son village, il a traversé la France, l'Europe jusqu'à la Turquie, la Serbie. Je n'ai retrouvé qu'une photo de lui. C'est l'hiver. Il est très vieux, il a un sourire doux et triste. Il nage dans ses vêtements sombres et donne la main à son premier petit enfant, le fils aîné de son plus jeune fils.* Il écrit à sa femme qu'il l'aime, qu'il embrasse ses petits qui lui manquent tant. *Tout ce que j'ai pu récupérer de ce grand-père tient dans une boîte à archives en carton.* Il commente un courrier reçu de sa tante qui lui recommande de ne pas oublier de faire ses Pâques. Ses Pâques ? Ici ? Quand les avions volent bas et mitraillent ? écrit-il. Il a 47 ans en 1939 quand

son fils aîné part à la guerre, il pleure devant ses enfants pour la première fois. Il décide de ne plus travailler. Juste faire pousser des légumes. Maria vend la ferme, reprend les choses en mains. Elle achète des métiers à tisser, fabrique des rubans colorés.

t'y crois toi ?

T'y crois toi ? aussitôt une question se pose... est-ce une question ou bien le point d'interrogation ne serait-il pas... une sorte de... d'exclamation, mais quoi... que faut-il répondre ? faut-il répondre ? T'y crois toi ? je ne sais pas... c'est une question ? T'y crois toi ? un silence... un hochement de tête affirmatif... non, négatif... une moue perplexe ou... complice d'accord, mais de quoi ? T'y crois toi ? comme craché par la bouche avec de la colère ou non ... plus petit que la colère ou plus grand mais... contenu... quand même cela vient comme un cheveu sur la soupe... cela clôt la conversation T'y crois toi ? Qu'est-ce qu'on peut répondre à ça ? c'est incongru ce qui se passe dans la tête... dans ces moments-là je veux dire... le corbeau croasse et moi je crois, la chanson de... comment s'appelle-t-il déjà le... des grains de sable s'effondrent... Ô mon pays, il chante... cela fait longtemps que... Nougaro... c'est lui... je perds les noms propres, les autres aussi, ça fait... peur T'y crois toi ? à mon âge... trop tôt pour perdre la boule comme on dit... en fait toujours... n'ai toujours été... qu'une oublieuse ou non... pas oublieuse mais une mémoire aléatoire, c'est ça T'y crois toi ? ça oui peut-être... mais ce n'est pas une

affaire de croyance, c'est plus une façon de me relier à... ta... ton haut le cœur, peut-être de me prendre pour... alliée parce que c'est la sidération, voilà tu es sidérée par... tu dis T'y crois toi ? c'est pas une question... une manière de dire... juste des mots en creux... un dégoût... toutes ces petites... ces sursauts minuscules... pas si petits qui font que non... tu ne peux pas y croire, tu n'y crois pas, c'est impossible, tu pourrais... je ne sais pas... hurler de rage mais là ? où ? qui hurle ? personne... pas ici en tous cas... tu postillonnes T'y crois toi ? tu voudrais refiler le bébé comme on dit T'y crois toi ? tu attends peut-être que... j'explose... moi avec toi... on serait deux petits volcans côte à côte à ... exploser... mou... parce que franchement... on serait pétries de réprobation... mais quoi... ridicules, non ? parce que rien... ça ne change rien T'y crois toi ? rien je te dis

la maison qui ne veut pas se laisser vendre

Ce qu'elle préfère sur cette route, bien plus que les sucus verdoyants recouverts de résineux et de feuillus, ce sont les noms des villes et villages lus sur les panneaux indicateurs : Saint-Etienne, Firminy, La Ricamarie, Le Puy en Velay, Fay la Triouleyre, Coubon, Brives-Charensac, Yssingeaux, Sarlis, Vaunac, Retournac, Saint Julien du Pinet, Bessamorel, Malataverne, Sainte Sigolène, Saint Didier la Séauve Ils lui parlent d'un chez eux dans lequel elle ne s'inclut qu'à la marge Lire ces noms familiers c'est ne pas pouvoir s'empêcher d'appartenir à ces lignées d'hommes et de femmes qui l'ont précédée et lorsqu'elle écrit cela elle ne pense pas à leurs corps enterrés dans les cimetières du pays mais à leurs vies dont elle ignore à peu près tout si ce n'est quelques noms et prénoms voire quelques dates mais rien ou presque de leurs peines ni de leurs rêves enfouis dans la terre noire et lourde du pays Y revenir c'est reconstituer de panneau indicateur en panneau indicateur la carte d'un monde familier A la sortie d'Yssingeaux elle s'arrête pour regarder les silhouettes des montagnes qui découpent l'horizon même si elle sait les dessiner les yeux fermés Au printemps les genêts colorent le monde en jaune,

l'été les épilobes fleurissent sur les chemins Ça et là une croix en pierre ou en métal marquent un carrefour ou un sommet Ça sent la mousse et les champignons Elle lève les yeux Ici les cieux sont profonds, lumineux même sombres Elle passe sur le Pont de la Terrasse où la femme d'A. s'est noyée, emportée dans sa voiture lors de la grande crue de septembre 1980 Elle remonte le long des prés où les vaches paissent tranquilles Sur la gauche la maison en pierres noires au toit de lauzes Elle a des murs épais où l'on pourrait presque imaginer vivre, une cheminée où faire du feu pour réchauffer ceux qu'on aime C'est une belle maison posée au milieu d'un pré, pourtant on n'y voit jamais personne Les chiens de Sarlis s'élancent pour mordre les pneus de la voiture, surtout ne pas les écraser Le panneau Vaunac s'écrit sur la droite dans un creux de vallon avec des lettres bleues sur fond blanc Le jour décline La grille immense est restée ouverte sur le chemin pierreux et sur la gauche en montant voilà la maison blanche bâtie sur les contreforts du Suc d'Eyme, celle qui ne veut pas se laisser vendre où plus personne n'attend plus personne Elle renferme pourtant en son centre un circuit Scalextric, un baigneur et sa barboteuse en crochet, une collection de papillons, l'intégrale de La vie du rail, des draps de toile blanche aux lettres D&J enlacées un service de verres en

cristal gravés, tous intacts car jamais utilisés de peur de les casser et des miroirs dans lesquels plus personne ne vient se regarder.

les demeures rêvent de demeures

Elle connaît une maison qui ne veut pas se laisser vendre. On bouche les failles du crépi, on tond les 2000m² de terrain qui l'entourent, on taille les arbres, on ramasse les branches tombées lors des tempêtes de l'hiver. La maison enchâssée dans la verdure déborde de primevères, violettes, ancolies, roses odorantes. On la fait visiter. Rien n'y fait.

Elle apprend le mot danger dans les ruines d'un château qui a brûlé 200 ans plus tôt. Il est envahi de ronces et d'arbres. Malgré l'interdiction formelle des adultes d'y pénétrer on s'y faufile dès qu'on en a l'occasion. Dans les caves du château une multitude de chauve-souris pendent du plafond. Les garçons menacent les filles : si l'une d'entre elles s'agrippe à vos cheveux, elle arrachera tout. Dans les ruines du château les filles marchent mains sur la tête, certaines recouvrent leurs cheveux d'un foulard qu'elles nouent serré autour du cou.

La maison de la sorcière c'est cette construction au bord du chemin qui mène à la forêt. Forcément. Elle a la forme d'un dôme avec un trou noir en son centre. En s'approchant on peut entendre un

murmure menaçant qui résonne sous la voûte. Aucun enfant ne se risquerait à glisser la tête dans le trou.

*Les demeures rêvent de demeures
entre sommeil et veilles languissantes
elles refusent d'entendre les craquements de leurs en-
traîlles
le souffle du vent qui soupire
le heurt des mots qui perdurent
épuisés dans l'épaisseur des murs.
Les demeures rêvent de pièces anonymes
où fleurissent les fleurs coupées
où les robes de soie se libèrent
où volent les rideaux vers la mer.
Les demeures rêvent de maisons qui planent
sous un ciel bleu-nuit.*

In Ce qui disparaît d'Adalsteinn Arberg Sigurdsson

Éditions Dimma 2022

Ce qui disparaît, c'est le titre du dernier livre d'Adalsteinn. Il explique qu'il est parti de photos de maisons abandonnées prises par Nökkvi Eiliasson au travers du pays : 4000 photos pour 4000 maisons abandonnées recensées ! Parmi les 4000, Adalstreinn en a choisi une centaine. Pour chacune d'elles il a écrit un poème.

Durant une période elle a rêvé de maisons qui s'élargissaient au fur et à mesure qu'elle y entrait. Les murs reculaient, de nouvelles pièces s'ajoutaient aux autres, toutes plus grandes, plus hautes, lumineuses. Au matin elle se réveillait apaisée avec le sentiment d'avoir gagné de l'espace intérieur pendant la nuit.

Le dimanche, les enfants tendaient des draps entre leurs deux lits, voilà la cabane. Ils se serraient fort, riaient beaucoup. Dans la pénombre les deux vierges phosphorescentes les éclairaient. La plus grande pour le plus grand, la plus petite pour la petite.

Elle a grandi dans un immeuble bavard au cœur battant. Entre ses habitants, sa tuyauterie, son vide-ordures et le moteur de son ascenseur, il était cette entité vibrante qui la protégeait : un ventre, un abri. Elle habitait au 7ème étage, escalier 12, porte droite. Y penser aujourd'hui lui donne le vertige.

Elle habite une maison de vacances depuis 20 ans. Elle n'a jamais autant travaillé de sa vie.

Il y a des pièces qu'on redoute (la cave), celles qu'on ignore (les deux chambres désertées), celles qu'on

traverse (l'entrée, la cuisine, la buanderie, la salle de bains), celles qu'on partage (le salon et sa cheminée), celles qui bourdonnent (l'espace des petits enfants) et celles qu'on habite (la chambre, le bureau).

Ils construisent leurs maisons avec des plaques de tôles colorées. Ils y accrochent des guirlandes lumineuses, de celles dont on décore les sapins de Noël par ici. Elles clignotent jour et nuit sur les façades des maisons qui ne sont pas isolées, ni laine de verre ou de roche, ni pare vapeur, ni fenêtres ou porte calfeutrées, ni double vitrage. Là-bas, l'eau chaude jaillit partout. Il suffit de la faire glisser dans un tuyau, le tuyau circule dans la maison et voilà la maison chaude, même si dehors tout n'est que neige, glace et tempête. Parfois une coulée de lave, une coulée de boue, un tremblement de terre les obligent à quitter leur maison. Qu'importe. Ils la reconstruisent ailleurs avec quelques plaques de tôle en couleur. Là-bas les maisons se construisent, se déconstruisent, se reconstruisent sans état d'âme. Ce qui fait maison, c'est ce qui se trouve à l'intérieur. Là-bas ils savent sans doute ce qui compte. Ils connaissent l'impermanence de la vie.

la mer est si grande

La ville est blanche, minérale, les arbres bien alignés. Dans les parcs aucune herbe folle. Devant la tour de la Lanterne le pin parasol penche juste ce qu'il faut pour faire une belle photo. A l'intérieur de la tour les touristes s'extasient devant les traces des prisonniers laissées sur les murs : noms, prénoms, dates, cœurs, bateaux, le tout gravé dans la pierre avec les ongles, penser aux doigts écorchés, aux yeux qui pleurent, aux ventres affamés, aux muscles qui s'atrophient. Des traits verticaux alignés en creux tiennent le compte des jours. Des corps s'entassent dans un espace rond et clos. L'hiver le froid, l'été le chaud et les années qui passent, les morts qu'on escamote, la maladie, tandis qu'à deux pas l'océan gronde, il a ses raisons. La ville, elle, dessine son beau visage, échoppes, maisons bourgeoises, immeubles en périphérie. Dans le centre il suffit de lever la tête pour découvrir une nouvelle gargouille, un pignon sculpté, un mascarón grimaçant pour éloigner les mauvais esprits. Un couple achète deux glaces chez Ernest – une boule caramel beurre salé dans un cornet, une boule citron vert basilic dans un pot – sans réaliser que la réputation du glacier est surfaite depuis que Merlin a racheté l'enseigne, plus

d'artisanat ici mais du semi industriel. Ils s'assoient sur le quai, pieds ballants au-dessus des bateaux de plaisance, les drisses claquent au vent. Elle est belle cette ville sortie des marais, bâtie sur des cailloux. Sur le mail des hommes en képis et uniformes défilent en musique. Quelques enfants les suivent en levant les genoux. Le fait est que partout en France, à la même heure, des mains hissent le drapeau français au son d'une trompette. Quelqu'un crie : Morts pour la France ! Un homme à l'écharpe bleu blanc rouge prononce un discours, quelqu'un retient un bâillement, quelqu'un regarde sa montre discrètement, quelqu'un a soif, très soif et rêve de s'en jeter une vite fait bien fait, quelqu'un regarde l'homme qui lui tourne le dos fesses moulées dans son uniforme et sourit, un vieil homme porte-drapeau – le survivant – serre les dents pour rester droit malgré la douleur lancinante dans sa jambe gauche. On lui serre la main en s'étonnant qu'il soit encore vivant. Une femme promène son chien, elle s'arrête, regarde, écoute, hausse les épaules, passe son chemin. Le discours célèbre les héros morts pour la patrie. C'est long. Un mensonge pense la jeune fille assise sur un banc le long du mail. Les carrés de fleurs rouges dessinent de chaque côté des allées d'immenses tombes rectangulaires. Elle a lu sur le monument les noms de ceux qui sont partis combattre

l'ennemi et qui ne sont pas revenus. Mais quel ennemi ? D'ailleurs qui est l'ennemi de qui ? Et partis pour défendre quoi ? des comptes en banque bien garnis ? des empoisonneurs du monde ? des profiteurs assoiffés de sang ? La jeune fille se lève, se dirige vers le casino. Elle pense à l'état du monde, elle voudrait se laver dans la mer. Une vieille femme vient à sa rencontre. Elles s'embrassent. La vieille femme porte un chapeau de paille. C'est beau tous ces uniformes, cette musique... La jeune fille secoue la tête. Pas vraiment, tu viens, on va se baigner ? Elles remontent le front de mer, marchent vers l'océan, respirent l'air chargé d'embruns. Il est tôt. Peu de monde sur la plage. La vieille femme avance lentement dans l'eau. Elle pousse de petits cris comme une enfant et soudain s'arrête. Oh ! J'ai peur ! De quoi ? lui demande la jeune fille en lui prenant la main. La mer est si grande !

quand les grand-mères redeviennent enfants

Elle répète J'ai peur, la mer est si grande. Elle est si petite. Depuis la dernière fois elle a encore rétréci. Viens, on nage jusqu'en Amérique. Elle ne sait pas nager ou plutôt elle ne sait pas bien nager. Elle a appris sur le tard avec son mari, un homme à la moustache militaire. Devant, côté, derrière, replie ! Devant, côté, derrière, replie ! Allongée mais allonge-toi ! Comment tu veux flotter debout ! J'ai pied ? Ce n'est pas la question. On reprend : devant, côté, derrière, replie, c'est comme les grenouilles, allongée ! Je ne vois rien sans mes lunettes. Tu n'en as pas besoin, tu t'allonges c'est tout. J'ai pied ? Allonge-toi je te dis. A chaque mouvement de brasse elle étire le cou au-dessus de l'eau, menton pointé vers le ciel. Elle se souvient des leçons, elle s'applique. Devant, côté, derrière, replie ! Il disait La mer porte plus que la rivière, si tu flottes dans la rivière tu flottes dans la mer. Alors j'ai pied ? Je pense que oui, viens, on n'ira pas en Amérique, tant pis. Je ne sais nager que si j'ai pied. D'accord. Si je n'ai pas pied je coule. Elle crache de l'eau. Si je coule tu me sauves ? Tu ne couleras pas. Mais si jamais. Je te sauve ou alors on coulera toutes les deux. Ah non pas toi, t'es trop jeune pour... Moi, bon... Elle fait demi-tour, accélère les

mouvements. Tu vas où ? Ce n'est pas parce que tu bouges plus vite que tu avances mieux. Elle s'éclabousse, boit la tasse, tousse. Je retourne sur la plage, je ne veux pas que tu meures. Ça tombe bien, moi non plus, respire, je suis sûre que tu as pied. Je prends sa main, la tire vers moi, la tient. On regarde le phare du bout du monde au loin. Tu vois que tu as pied, elle est bonne, non ? Elle fait la grimace Trop salée. En vieillissant les grand- mères redeviennent des enfants. Elle secoue les mains dans l'eau, tourne sur elle-même. On est bien quand on a pied, tu vois je nage, si ton grand-père me voyait... Une jambe posée sur le fond sableux, l'autre allongée, elle rebondit, avance en simulant la brasse avec les bras. Elle est drôle. Il paraît que quand on met la tête sous l'eau ça nettoie les sinus. C'est vrai, tu le fais ? Ah non je n'ai pas de problème de sinus moi. D'accord. Je suis contente qu'on se baigne ensemble je profite que tu sois là, tu sais c'est ma dernière fois. Ah bon, pourquoi ? J'ai 90 ans, je suis trop vieille, ça suffit.

mes chambres à l'est

1.

une cité bâtie dans les années 60 - vue panoramique sur l'immeuble aux multiples fenêtres construit sur les coteaux de la Seine - zoom avant sur la fenêtre du 7ème étage, porte 12, derrière la vitre une minuscule silhouette immobile nez collé au carreau
Elle lève la tête, elle sait retrouver sa fenêtre parmi toutes celles du bâtiment. C'est la fenêtre de sa chambre, orientée plein Est avec deux petits lits disposés face à face sauf le dimanche où ils se rapprochent pour tendre un drap par-dessus et faire cabane. Les rideaux doublés laissent entrer la lumière. Ici pas de volets. Elle n'aime pas l'obscurité.
vue plongeante par la fenêtre du 7ème étage sur un parking immense (soit pour 14 cages d'escaliers sur 12 étages, 2 appartements par étage, une voiture par appartement, un total d'environ 336 voitures) - derrière le parking une allée de marronniers, plus loin la roseraie Delbart, plus loin encore des champs et la Nationale 7
Elle se lève à l'Est mais l'essentiel de sa vie se déroule à l'Ouest dans la petite cuisine en formica, le salon aux poissons exotiques et au grand miroir où elle s'examine en entier face à la baie

vitrée sans vis à vis si ce n'est une allée de peupliers qui bruissent au vent, un pré, un bois, la Seine.

2.

une ville nouvelle des années 80, bâtie à l'horizontale sur une terre marécageuse aux multiples canaux artificiels bordés de saules - succession de lotissements quasi identiques (variations selon le type de prêt permettant d'accéder à la propriété, déterminant la situation économique des familles qui vivent là) - zoom avant, à l'angle du lotissement une maison rose au toit foncé, volets et portes peints en rouge basque posée au bord du canal, entrée à l'Est, jardin à l'Ouest - tout autour une haie de lauriers, géraniums rouges aux fenêtres Ils ont pris un crédit sur 20 ans pour acquérir cette maison. Ils ont installé leur petite fille côté Ouest dans la chambre avec balcon. Leur chambre à eux s'ouvre sur le levant, c'est aussi la chambre choisie par tous les parents du lotissement. Cela la trouble. Toutes ces vies organisées à l'identique d'une maison à l'autre. *passage des acacias, rue des Régalles, rond-point, D50, rond-point, garage Renault Dacia, restaurant chinois, rond-point, avenue Pierre Mendès France, boulo-drome, rond-point, avenue de l'Europe, gare, rond-point, avenue des routières - succession*

de lotissements, de talus paysagés, un petit lac où flottent des caddies de supermarché, des canaux longent les routes, des saules pleurent au ras de l'eau A chaque retour de vacances elle constate que le paysage s'est modifié. On n'est jamais passé ici ? Il était là ce bosquet ? C'est quoi ce nouveau talus ? Un énième lotissement est sorti de terre, un chantier démarre, le bitume est couvert de boue. Elle sait qu'ici les ronds-points, les routes, les arbres peuvent changer de place. Difficile de s'y retrouver tant la ville est mouvante. Seuls l'Est, le Sud, l'Ouest, le Nord restent stables. Et la maison aux géraniums rouges où elle tente de s'enraciner en écoutant le chant d'amour des grenouilles.

3.

une ville minérale, pierre blanche, bâtie au bord de l'océan, tours, fortifications autour de l'hyper centre - avenue des Cordeliers, rond-point, rue de Beauregard, rue de l'Adour - zoom avant, maison construite après-guerre, volets peints en bleu, située au bout d'une impasse - trois marches, derrière le portillon en fer forgé un écrin de verdure - façade tournée à l'Est trouée de 4 grandes fenêtres blanches à 6 carreaux Elle a installé son lit au rez-de-chaussée. Elle dort la fenêtre ouverte face au vieux

cerisier. Les volets anciens laissent place au soleil levant. Elle a remarqué que le cerisier gardait ses feuilles mortes tout l'hiver, qu'elles ne tombaient qu'à l'arrivée des nouvelles. Elle aime cet arbre même s'il donne peu de fruits. Elle est heureuse de dormir au ras du sol sous ses branches depuis qu'elle est sujette aux vertiges. *la maison est composée de deux parties reliées entre elles par une porte : la vieille maison en pierres aux murs épais, la partie neuve qui date des années 2000 - au Sud le jardin clos par un mur recouvert d'une liane au feuillage persistant à fleurs bleues et de deux vignes aux raisins blancs et noirs - au Nord haie de laurier sauce, lilas, seringat, noisetier* Elle a peint les murs de la chambre avec des couleurs vives, le lit est installé face à la fenêtre encadrée de rideaux bariolés. La nuit, elle dort peu. Elle écrit, elle lit, elle attend que le jour se lève. Elle connaît par cœur les premières lueurs de l'aube accompagnées de chants d'oiseaux. Elle a constaté troublée que toutes les chambres des maisons où elle a dormi sont orientées à l'Est.

la chambre Tendakayou

Il serait là, silhouette massive et tendre, assis au bord du lit, jambes pendantes, face à l'armoire semée de pétales multicolores, avec à sa gauche un coin de penderie fermé d'un rideau aux rayures colorées assorti à ceux de la fenêtre ouverte sur le jardin. Il ne bougerait pas, corps empli de sommeil. Il est des lits comme des voyages dans des chambres Tendakayous. Des lits dont il est difficile de s'extraire, qui prennent toute la place. Celui-ci serait posé contre un mur fuchsia avec sa tête de lit en bois jaune, ses lattes verticales bleues, roses, rouges, orangées et au pied du lit une longue commode où seraient alignées trois plantes immenses, rideau luxuriant face à la fenêtre. Il est des lits comme des bateaux difficiles à quitter. Des lits à rester assis longtemps, en hésitation, pieds suspendus au-dessus du jour qui vient. Des lits où se blottir à deux, trois, quatre, cinq, avec des rires d'enfants, des rêves qui ébouriffent, des peurs, des inquiétudes, des secrets. Il est des lits-centres. Celui-ci mesure cent quatre-vingt centimètres de large sur deux mètres de long. C'est un lit où se serrer, s'aplatir, s'enrouler, s'étreindre, un lit nourri d'histoires surplombé de six miroirs carrés de trente centimètres

sur trente aux contours colorés, alignés par trois sur trois rangées. De part et d'autre du lit des chevets minuscules et leurs appliques. Sur le chevet de gauche une peinture d'enfant, une boîte en papier ouverte sur une gourmette d'adolescent en argent. Sur le chevet de droite une pile de livres, un réveil digital aux chiffres rouges lumineux comme des yeux ouverts dans la nuit. A l'angle le mur fuchsia passe à l'orange. Affiche de l'exposition de la Collection Morozov, Fondation Vuitton, 22 septembre 2021 – 22 septembre 2022, choisie pour la vigueur des coups de pinceau et le réel des vagues mélangées au bleu du ciel avec sa collection de voiliers, coques brunes, triangles blancs, poussés par le vent sur une mer vibrante. Plus loin une reproduction d'un tableau de Pablo Picasso format A3, fenêtre ouverte sur mer, du bleu encore, du ciel, du blanc, quelques oiseaux. Plus loin encore un casier d'imprimeur rempli de silhouettes minuscules proposant des myriades d'histoires, objets miniatures achetés, offerts ou gardés depuis les enfances qui se sont blotties un jour dans le lit immense. L'angle du mur toujours orange jusqu'au bord de la fenêtre passe au jaune. Fenêtre large, haute à deux fois six carreaux ouverte comme un tableau sur un jardin qui déborde de vert et de rouge. À droite de la fenêtre une coiffeuse en bois doré et marbre clair avec

son miroir ancien, piqué de noir, impossible de s'y regarder, sa chaise bariolée et ses boîtes précieuses, ses statuettes, ses colliers et ses boucles d'oreilles suspendues, ses pots remplis de bagues et ses deux petits tiroirs peints l'un en rose, l'autre en orange. A gauche de la fenêtre l'affiche de l'exposition L'atelier d'Alberto Giacometti au centre Pompidou – 17 octobre 2007 – 11 février 2008, interrupteur blanc près de la porte, blanche elle aussi avec sa poignée ronde en bois sombre sculptée. Passés l'angle et la porte, un grand miroir ancien aux moulures dorées, ternies, posé à même le sol contre le mur jaune avec au-dessus du miroir la reproduction du tableau « Champs sous un ciel d'orage » de Vincent Van Gogh puis à nouveau l'armoire aux pétales multicolores mais sans le corps massif. Il se serait levé, aurait quitté la pièce et l'odeur du café parviendrait jusqu'au lit posé au centre de la chambre Tendakayou où elle rêverait, silencieuse, immobile, près des yeux rouges ouverts sur la nuit qui finit.

contre-nuit

un lit une nuit un téléphone un pouce je me redresse
je cale le dos sur l'oreiller j'écris un homme respire
à mes côtés j'écris sur les heures volées au repos
loin des agitations du monde j'écris ce que je ne sais
pas entre veille et sommeil la respiration apaisée de
l'homme qui dort à mes côtés m'aide l'écran de
l'iPhone éclaire comme un phare je plisse les yeux
face à la lumière blanche j'attrape mes lunettes sur
la table de chevet mon pouce droit fébrile imprime
sur le clavier des lettres miniatures elles forment
des mots des lignes des phrases des paragraphes
l'obscurité gomme les murs les meubles les ta-
bleaux les plantes de la chambre seuls les yeux ré-
fléchissent les lettres une à une les effacent les re-
prennent pour raconter ce que j'ignorais l'instant
d'avant je m'émerveille en écrivant des blocs de
texte qui naissent d'un si petit clavier 26 lettres c'est
peu pour raconter le monde 26 lettres et tous les
agencements possibles avec juste un pouce en mou-
vement guidé par des yeux plissés j'aime écrire au
creux de mes insomnies quand tout dort je veille
j'écris à contre-nuit sur un écran blanc jusqu'au mo-
ment où le monde soudain entre par la fenêtre avec
ses chants d'oiseaux le soleil levant se faufile entre

les lattes des volets révélant murs meubles ta-
bleaux plantes l'homme se réveille mon pouce s'im-
mobilise je retire mes lunettes les pose sur le chevet
avec le téléphone j'aplatis l'oreiller m'allonge me
rendors

Je vis du haut de la terrasse en marbre noir l'aube se lever sur la crête dentelée qui finissait en falaise et plongeait dans la mer. C'était à Corfou, cette île grecque si belle, à l'influence vénitienne, une île parsemée de Bougainvilliers en fleurs. Les premières cigales s'étaient mises à chanter, la chaleur devenait écrasante, le long de la crête aux rares herbes roussies par le soleil quelques arbres s'accrochaient à la caillasse. C'est fou la ténacité des arbres quand on y pense. Ce matin-là une foule s'était rassemblée sur la crête. Une femme était venue au point du jour, elle s'était jetée ? était tombée ? de la falaise. De partout les habitants accouraient, se précipitaient vers le drame même s'il était trop tard, la femme était morte. Je me demandais si elle n'avait pas été assassinée mais personne n'évoquait cette hypothèse. Je ne savais pas qui elle était. Peut-être l'avais-je croisée sans le savoir la veille ou l'avant-veille ? où les jours précédents à l'auberge ? au village ? à la plage ? Je ne connaîtrais jamais rien de sa vie, ni de son visage, ni de son corps disloqué sur les rochers, je ne saurais que l'annonce de sa mort avec les questions sans les réponses. Je quittai l'île le jour même, impossible de faire comme si de rien n'était,

de continuer à nager dans l'immensité bleue de la mer ou de siroter à l'ombre d'un olivier un verre de résiné bien frais. La beauté de ce bout de terre aux roches déchiquetées m'apparaissait soudain indécente face au drame qui s'était noué là, à deux pas de moi. Comment pouvait-on mourir sur une île pareille, un jour pareil ?

Je vis l'ombre d'un moineau chanter dans les ruines de Delphes. Je restais longtemps immobile assise entre deux cyprès au pied du trésor des Athéniens. Je guettais l'oiseau, ses plumes fines, ses 600 battements de cœur par minute, la fragilité de son corps pourtant agile mais je ne vis que son ombre sautillante et chantante qui rebondissait sur les pierres.

Je vis à Paléa Epidavros, à 150 mètres de la côte, des raies de lumière filtrer à travers la mer pour éclairer les murs d'une cité engloutie. Encastrées entre des rangées de pierre des amphores abritaient des bataillons de petits poissons noir et blanc. Je me laissais couler à la verticale au fond de l'eau et posais avec émotion mes pieds sur le sol dallé de la ville antique noyée par les flots. Je pensais avec émotion à toutes celles et ceux qui avaient autrefois marché là, à l'air libre.

Je vis deux tortues plonger au large de l'île de Cythère et disparaître dans les profondeurs noires. Je les cherchais longtemps des yeux jusqu'à ce que mes bras n'en puissent plus de nager. Dans l'eau pourtant chaude j'avais froid. Elles ne réapparurent pas. J'imaginai des ombres sombres et allongées circuler au-dessous de moi. Je repensais aux mots de Lauriane : Dans toutes les mers il y a des requins, et sans doute même pensais-je en regagnant la plage en toute hâte dans la Méditerranée qui borde la côte ouest de l'île de l'amour.

Je vis à la descente du train de banlieue en gare de Lyon à Paris un homme au visage dévasté se précipiter vers moi au milieu de la cohue et me demander, comme si sa vie en dépendait : Alors, elle est où la mer ?

Je vis sur la côte sud non loin de la route numéro un, une chaise rouge vissée sur un rocher face à la mer. Je restais longtemps à la regarder et pensais à Pêcheurs d'Islande, mon premier livre de «grande» lu à l'adolescence et plus largement à tous ceux qui un jour ont pris la mer pour ne jamais revenir. Je restais assise au pied du rocher et peu à peu le vide de la chaise me renvoya non plus à l'attente de celui qu'on espère et qui ne reviendra pas mais à

l'absence de celui qu'on imagine nous attendre mais
qui n'est plus là à notre retour.

petite fille à la tête penchée

Ouvrir porte et fenêtres pour faire courant d'air et alléger la tiédeur moite du dortoir. Au plafond le mobile réalisé à partir de fonds de bouteilles en plastique aux rebords découpés en lanières, ouverts comme des soleils bringuebale au bout d'une ficelle. Les enfants y ont collé de minuscules boulettes de crépon multicolores. La lumière qui glisse entre les rideaux projette au plafond et sur les murs des taches blanches et colorées qui dansent.

Ils viennent de loin pour voir la statue de Notre-Dame de France, une vierge à l'enfant peinte en rouge créée au 19ème siècle à partir des 213 canons pris aux russes par Napoléon. On peut escalader son corps, regarder le monde par de petites ouvertures découpées dans les plis de sa robe. Par la fenêtre de la maison de La Roche-Arnaud l'enfant observe les têtes minuscules qui apparaissent et disparaissent dans la couronne. Elle préfère la mer.

La photo du port industriel de Barcelone prise du haut de Monjuic quand la nuit tombe, que les enfants courent entre les pins tandis que la ronde des avions atterrissant en bord de mer est sans fin. Un

amas de métal, de grues, un fracas et pourtant une merveille graphique.

La peinture représente un olivier. Le tableau est accroché à droite de la porte d'entrée sur un mur recouvert d'une tapisserie fanée. Il est encadré de perles d'ambre enfilées sur un tressage de fils d'argent. Qui fait œuvre ici ? le cadre ? la peinture ? Tout converge, la chaleur des perles, l'écrasement de la lumière sur les herbes sèches autour de l'arbre. Les feuilles de l'olivier dessinent des taches vert argent, on dirait qu'elles bougent tandis que les cigales chantent loin des volets fermés de la maison froide, désertée.

La douille d'obus en cuivre sculptée est posée au centre du buffet laqué noir acheté à crédit. Elle reflète la lumière du soir. Quelques fleurs glissées dedans comme dans un vase ont séché. Au cul de la douille un poinçon, marque de reconnaissance qui indique l'usine d'armement qui l'a fabriquée. C'est l'usine de La Bonneville sur Itton. L'obus est parti de là-bas mais où est-il allé ? Combien de personnes a-t-il pu tuer avant que la douille atterrisse sur le buffet de la salle à manger d'un appartement en banlieue parisienne.

Quand la nuit tombe la sculpture de la petite fille en terre à la tête penchée posée sur la coiffeuse aux tiroirs orange et rose disparaît. Quand le jour se lève elle renaît. C'est ainsi de jour en jour. Chaque matin je lui souris.

tombe pas

je ne dis rien tu ne bouges pas c'est déjà une écriture
je respire tout contre toi c'est déjà une écriture tu
me regardes je te regarde le ciel au-dessus de nous
le même ciel pour toi et moi comment peut-on dire
le ciel alors qu'il y a tant de ciels comment peut-on
dire la mer alors qu'il y a tant de mers et qu'elle s'en
va au loin mais toujours elle revient vivante malgré
ses petites morts et quand je trace l'ampleur de ta
respiration elle t'accompagne fragile ressac la mer
je trace l'inspire l'expire que tu ressens dans ta poi-
trine le pouls qui bat à ton poignet que tu oublies
parfois je trace le monde qu'est ton corps avec sa
veine cave le long chemin de tes artères je trace le
fragile de ta vie et son coriace c'est déjà une écriture
comment peut-on dire toi et moi alors que nous
sommes multiples Surtout Tombe pas

version 5
12 août 2024